

Montréal, 13 septembre 1897.

A l'occasion du passage à Montréal de M. X. . ., ancien ministre français, M. G. . ., qui avait été son hôte à Paris, a offert au distingué visiteur un dîner intime dans sa magnifique résidence de la rue Sherbrooke. J'ai eu l'honneur d'être compté parmi les rares invités.

L'amphytrion, unique descendant d'une de nos premières familles canadiennes-françaises, malgré sa naissance, sa grande fortune et sa vaste érudition, est très peu connu de la société montréalaise. Cela tient à son genre de vie. Le temps qu'il ne consacre pas à voyager dans les contrées les plus lointaines, il le passe dans sa bibliothèque avec ses auteurs favoris : les philosophes, les savants, les penseurs de toutes les époques, de tous les pays ; et cette société lui suffit presque exclusivement.

Il occuperait les plus hautes positions dans notre gouvernement s'il avait la moindre ambition. Ses exposés originaux, sous forme de boutades, m'ont fait comprendre pourquoi il n'est ni député, ni sénateur, ni conseiller législatif, ni ministre.

Tel est l'homme à la table duquel nous étions assis.

Au dessert, lorsque les coupes furent remplies et les cigares allumés, M. X. . ., l'ex-membre du cabinet français a mis, sans crier *gare*, la conversation sur le terrain brûlant de la politique, où, comme des dindons sur une plaque de tôle surchauffée, tant de gens gambillent à perdre haleine, pour le plus grand *esbaudissement* de la galerie.

X. . .—Et maintenant, mon cher hôte, si nous causions politique. Mon voyage au Canada ne doit pas être exclusivement consacré à la douce flânerie à laquelle invite si impérieusement la beauté incomparable de votre pays. *Omne tulit punctum qui potuit miscere utile dulci*, a dit le sage. Aussi veux-je profiter de mon séjour ici pour étudier un peu les rouages de votre machine gouvernementale.

G. . .—Mon ami, notre machine gouvernementale, ainsi que vous l'appellez, est des plus simples. Les rouages se réduisent à une seule roue..... la roue de fortune, laquelle, naturellement, tourne au profit de ceux qui la tiennent.

X. . .—Voulez-vous dire que les députés font argent de leur mandat ?

G. . .—N'en doutez pas. Il y en a certainement d'incorruptibles, mais *rari nantes in gurgite vasto*. La politique ici est une carrière que l'on embrasse pour faire fortune, ou tout au moins acquérir une *honnête* aisance. Celui qui consacrerait son temps et son talent à faire tourner la roue sans tirer de ce travail ardu une large rémunération passerait aux yeux de tous pour un naïf de la plus belle eau.

X. . .—Du moment que la chose est admise, elle n'est plus un crime. Au reste cela ne doit pas empêcher vos députés d'avoir des convictions sérieuses et, tout en travaillant pour eux-mêmes, de travailler aussi dans l'intérêt du pays.